

Recherches sociographiques



Jacques PELLETIER, *Le roman national. Néo-nationalisme et roman québécois contemporain*

Caroline Désy

Volume 35, numéro 2, 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056866ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056866ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Désy, C. (1994). Compte rendu de [Jacques PELLETIER, *Le roman national. Néo-nationalisme et roman québécois contemporain*]. *Recherches sociographiques*, 35(2), 277–278. <https://doi.org/10.7202/056866ar>

grilles, qu'elles soient rectangulaires, triangulaires, voire hexagonales » (p. 392), dit-il non sans humour. Bref, il en vient à énoncer ce qui est apparu à plusieurs, depuis quelques années, comme une bouffée d'air frais : « L'entreprise impérialiste de la sémiotique est révolue [...] Si c'était cela la mode, je dois avouer bien candidement, poursuit-il, que je suis le premier à me réjouir de sa disparition. » (P. 392.) Ce qui est remis en cause ici, ce n'est pas la sémiotique en tant que discipline, mais son caractère impérialiste. Avec bonheur cependant, Thérien constate que, à bien des égards, la sémiotique est assimilée et que « les littéraires que nous sommes n'ont plus besoin de signaler les emprunts théoriques, la liste des pères fondateurs ou les graphiques en forme de logo » (p. 393). Finalement, pour Thérien, il n'y a donc pas lieu de parler de catastrophe, bien que tout reste à faire, en ce sens qu'il faut maintenant passer à « une épistémologie qui rende compte à la fois de la nature des faits littéraires et surtout des procédures que nous utilisons pour les saisir et les expliquer » (p. 392). Les vœux de Hébert et de Thérien, de même que ceux de Dupré, de Belle-Isle et de Milot, se rejoignent en fin de parcours, puisqu'il s'agit au Québec d'instaurer un champ de recherche axé sur « la création de modèles d'analyse » (HÉBERT, p. 380), que cela passe par une science du discours ou par une autre.

Dans plus d'un sens, c'est à une critique à une Nième puissance, à une forme de dialogisme critique, à la rencontre conflictuelle, mais toujours bénéfique, des approches, des méthodes, des lectures de toutes sortes que nous convie *Critique et littérature québécoise*, qui marque d'une pierre blanche la réflexion critique au Québec.

Michel LORD

*Erindale College,
Université de Toronto.*

Jacques PELLETIER, *Le roman national. Néo-nationalisme et roman québécois contemporain*, Montréal, Vlb éditeur, 1991, 237 p. (Essais critiques.)

Jacques Pelletier tente dans cet essai de répondre à la question suivante : quel rapport les productions littéraires québécoises entretiennent-elles avec la question nationale (p. 11) ? La réponse est dès le départ partiellement connue puisque les trois écrivains retenus partagent le commun dénominateur de l'engagement dans la lutte pour l'indépendance nationale. Il s'agit en effet de Jacques GODBOUT, Victor-Lévy BEAULIEU et André MAJOR, qui thématisent chacun à sa façon la question nationale et la problématique de l'engagement.

Considérant les textes comme des productions individuelles se situant dans une conjoncture (littéraire, culturelle et politique), Pelletier reporte cette conception au niveau méthodologique : il construit son analyse en deux temps, soit d'abord une analyse structurelle et thématique, puis une analyse contextuelle. Et c'est en postulant que les romans sont des révélateurs d'une époque et des enjeux qui la traversent que l'auteur nous convie à regarder tour à tour les œuvres des trois écrivains retenus.

Pelletier démontre d'abord comment l'idéologie nationaliste structure l'œuvre de Jacques Godbout. Si ses deux premiers romans ont pour toile de fond le rapport colonial, c'est la problématique de l'identité qui revient le plus fréquemment chez Godbout. L'affirmation

identitaire est d'ailleurs au cœur de *Salut Galarneau* ! et de *D'Amour, P.Q.* Les problématiques de l'écriture (et de l'engagement de l'écrivain) et de la question nationale se recourent et fusionnent dans *Les Têtes à Papineau* (p. 51). Enfin, si on retrouve la « question nationale » dans chacun des romans de Godbout, elle est traitée de façon variable d'un roman à l'autre.

Victor-Lévy Beaulieu, sur un mode non réaliste (ou surréaliste ?), propose lui aussi une vision du devenir québécois. Sa production romanesque se présente « comme une allégorie symbolique de notre société, exprimant [...] notre imaginaire collectif » (p. 101). Les romans de Beaulieu mettent en forme, au niveau du vécu, l'Histoire : ils s'articulent, dans les années 1970, autour d'un pays sans passé et sans avenir. La quête du passé qui caractérise plusieurs personnages peut-elle se ramener à une quête du sacré ? L'histoire du Québec telle que la conçoit Beaulieu est fixée sur la mère et la quête identitaire. L'absolu, l'idéal rêvé, se trouverait concrétisé dans la souveraineté du pays.

Certains écrits d'André Major recourent la vision de Beaulieu « sans se confondre avec celle-ci » (p. 236). Les deux premiers romans de Major donnent dans le populisme nationaliste (ou national-populisme ?), mais ensuite sa production marque un retrait par rapport à l'Histoire. Par contre, avec la notion de *langagement* qu'il développe en 1975 (p. 213), Major est à même de s'inscrire dans un engagement nationaliste par l'écriture, renouant avec son socle idéologique premier. Mais le nationalisme est-il bien l'axe central de l'œuvre d'André Major ? Car Pelletier n'arrive pas à illustrer la cohérence d'un parcours marqué de ruptures. Mis à part une vision statique de la société québécoise (p. 224), proche d'une société moribonde, on greffe difficilement la production littéraire de Major à la société qui l'a vu naître.

L'analyse structurelle et thématique proposée par Pelletier arrive généralement à rendre compte de la reproduction fragmentaire du discours social dans les œuvres étudiées. Mais l'étude contextuelle des romans pose problème, notamment du point de vue de l'analyse politique. En effet, le champ politique d'une époque ne se résume pas au parti et au chef au pouvoir (le « règne de Bourassa », p. 210 et 220) et aux résultats électoraux (par exemple ceux des élections provinciales de 1970, p. 80 et repris p. 178). Quand il s'aventure au-delà de ces paramètres, Pelletier émet quelques idées intéressantes (par exemple que le discours passéiste traduit une nostalgie et un mythe des origines et des occasions manquées, p. 125), mais cela va rarement plus loin que des lieux communs. Le tout donne une impression de « déjà vu », peut-être due à la lecture marxienne.

Des questions importantes restent sans réponse : la lutte des langues se situe-t-elle dans le champ littéraire (p. 74) ou politique ? Et le joul ? Quel parallèle peut-on établir entre ces trois écrivains et d'autres ayant publié à la même époque ? L'auteur affirme, en conclusion, qu'un vaste discours sur la société québécoise traverse également les romans d'Hubert AQUIN, Jacques FERRON, Marie-Claire BLAIS et Réjean DUCHARME (p. 236). Ceux-là, à première vue étrangers à l'idéologie nationaliste, auraient mérité qu'on s'y attarde.

Caroline Désy

Centre interuniversitaire d'analyse du discours et de sociocritique des textes
(CIADEST),
Université du Québec à Montréal.